

(X^e ANNÉE.)

N^o I. — TOME XX.

5 JANVIER 1831.



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36
50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.		
1 fr. id. pour l'étranger.		

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

QUELQUES soirées données cette semaine nous ont procuré l'occasion de remarquer beaucoup de costumes habillés. Nous avons vu une grande quantité de gaze blonde employée au lieu de blonde pour volans, mantilles et sabots au bas des manches. Avec des robes d'étoffes en couleur, des manches

blanches en gaze riche sont très-nombreuses. Les dessins en sont à bouquets ou à colonnes serpentées.

— Très-souvent l'écharpe de gaze est assortie aux manches. Celles façon blonde sont d'un très-joli effet sur les robes de soirée.

— Aux robes en velours noir on adapte de larges manches en blonde noire; elles sont peut-être plus distinguées que les manches blanches; alors le genre de toilette exige que les bas soient en soie noire.

— Beaucoup de robes de velours ont les manches courtes faites en bérêt. Elles ont au bas du poignet une ruche de blonde unie, lorsque la même garniture entoure la poitrine.

— On porte pour soirée des robes en chaly de tous les genres. Celles qui sont très-couvertes de dessins ont les manches blanches en gaze ou crêpe; en général elles sont fond blanc à bouquets détachés ou à colonnes. Celles où les nuances cerise et verte dominant font le plus d'effet à la lumière. Mme V*** en avait une blanche unie ayant au bas de grandes palmes imprimées à dessins cachemires.

— Les chapeaux habillés se portent tellement en arrière et ont la passe si évasée, que les fleurs ou plumes qui ornent la forme s'aperçoivent à peine lorsqu'on les regarde de face. Ils sont très-inclinés d'un côté et n'ont point de brides. L'intérieur de la passe est garnie de rubans découpés si légèrement qu'ils présentent comme une guirlande posée sur le front. Quelques-uns ont même des fleurs sous la passe et rien par-dessus.

— Les turbans en gaze de deux couleurs sont très à la mode, blanc et brun semé d'argent, cerise et vapeur, rose et blanc. Les bords sont toujours évasés de manière à leur donner un aspect extrêmement large.

— Voici quelques-unes des toilettes que nous avons vues. Une robe en satin rose tendre; manches longues, volant et écharpe en gaze blonde blanche; bracelets, colliers et boucles-d'oreilles en diamans. Pour coiffures, les touffes de cheveux très-séparées sur les tempes, et une seule agrafe en perles et diamans placée au bas des coques de cheveux relevées en bouquet au sommet de la tête.

— Une robe en gaze rose semée de bouquets satinés blancs; à la hauteur du genou, une double blonde haute de trois



doigts, très-froncée et séparée au milieu par deux rouleaux de satin blanc et rose tordus ensemble; manches longues très-amples du haut, et arrêtées depuis le coude jusqu'au poignet par quatre bracelets de satin fixés en dedans du bras par quatre nœuds; mantille de blonde autour du corsage; petit bonnet en blonde jeté très en arrière, et orné sur le devant d'une guirlande de bruyère rose et blanche dont les branches se détachaient dans les cheveux.

— Une redingote en tulle blonde unie, garnie tout au tour d'une blonde froncée, haute de quatre doigts, manches très-larges et froncées autour du poignet, collet carré rabattu, garni de blonde. Cette redingote était portée sur une robe de satin soufre, et avait pour ceinture un large ruban de gaze soufre, noué par-devant; le chapeau, d'une forme demi-négligée, était en crêpe blanc, orné de plumes moitié soufre, moitié bleues. Une chaîne en émail faisait plusieurs fois le tour du cou et suspendait un flacon gothique en émail. Une sévigné du même genre fixait le bas du collet. Cette toilette était tout ce qu'un demi-négligé pouvait offrir de plus élégant pour le soir.

— Les gazes unies sont beaucoup portées par les jeunes personnes. On y met quelquefois un grand volant découpé à longues feuilles dentelées, ou une petite garniture festonnée en soie plate au-dessus de l'ourlet. Les corsages sont drapés avec beaucoup de plis sur la poitrine et le dos, et fixés au milieu, ainsi que sur les épaulettes, par quatre nœuds ou agrafes.

— La foule se porte depuis plusieurs jours dans les beaux et curieux magasins de M. Giroux. Les préoccupations sérieuses de la politique avaient chez beaucoup de personnes retardé les choix des étrennes; mais aujourd'hui il semble que l'on veuille récupérer le tems perdu, et l'on s'empresse d'interroger toutes les nouveautés de cette année. M. Giroux offre sur ce point un assemblage digne de fixer tous les goûts. Ce sont mille fantaisies charmantes pour tout ce qui concerne la cheminée, la toilette, le secrétaire, la table à ouvrage d'une jolie femme élégante et capricieuse. On y voit des stores, des écrans, des éventails pour cheminée, qui sont du goût le plus nouveau; des albums, des nécessaires, des disques, etc. qui sont de véritables bijoux.

et par les fantaisies du réveil lui glaça le cœur..... Il sentit même à peine la douloureuse contraction de sa chevelure, quand, à force de dilater les pupilles de ses yeux, il aperçut dans l'ombre deux lueurs faibles et jaunes... D'abord il attribua ces lumières à quelques reflets de ses prunelles; mais bientôt le vif éclat de la nuit l'aidant par degré à distinguer les objets qui étaient dans la grotte, il aperçut un énorme animal couché à deux pas de lui. Était-ce un lion, un tigre, ou un crocodile?... Le Français ne pouvait le distinguer, et il en eut un effroi d'autant plus violent. Il endura le cruel supplice d'écouter, de saisir les caprices alternatifs de cette respiration sans en rien perdre, et sans oser se permettre le moindre mouvement. Une odeur aussi forte que celle exhalée par les renards, mais plus pénétrante, remplissait la grotte. La terreur du soldat fut au comble, car il ne pouvait plus révoquer en doute l'existence de son terrible compagnon dont il avait sans doute usurpé l'ancre royal... Bientôt les reflets de la lune éclairant la tanière, firent insensiblement resplendir la peau tachetée d'une panthère.....

Ce lion d'Égypte dormait, roulé comme un gros chien, paisible possesseur d'une niche somptueuse, et ses yeux ouverts pendant un moment s'étaient refermés. Il avait la face tournée vers le Français... Mille pensées confuses passèrent dans son âme. D'abord il voulut la tuer d'un coup de fusil; mais il s'aperçut qu'il n'y avait pas assez d'espace entre elle et lui pour l'ajuster... Le canon aurait dépassé l'animal, et, s'il l'éveillait!... cette hypothèse le rendit immobile. Il mit la main deux fois sur son cimeterre dans le dessein de trancher la tête à son ennemi... Mais la difficulté de couper un poil ras et dur l'obligea de renoncer à son hardi projet.

La manquer... ce serait mourir sûrement. Préférant les chances d'un combat, il résolut d'attendre le jour, et le jour ne se fit pas long-tems désirer. Alors le Français put examiner la panthère... Elle avait le museau teint de sang. — Elle a bien mangé!... pensa-t-il, elle n'aura pas faim à son réveil.

C'était une femelle. La fourrure du ventre et des cuisses étincelait de blancheur. Plusieurs petites taches, semblables à du velours, formaient de jo is bracelets autour de ses pattes. Sa queue musculeuse était également blanche, mais terminée par des anneaux noirs. Le dessus de la robe, jaune comme de l'or mat, mais bien lisse et doux, portait des mouchetures nuancées en forme de roses. Cette tranquille et paisible hôte ronnait dans une pose aussi gracieuse que celle d'une chatte couchée sur le coussin d'une ottomane. Ses pattes sanglantes, nerveuses et bien armées, étaient en avant de sa tête qui reposait dessus.

Se considérant comme mort, le soldat attendit le réveil de la panthère. Quand le soleil parut, elle ouvrit subitement les yeux ; puis elle tendit violemment ses pattes comme pour les dégourdir et dissiper les crampes ; enfin, elle bâilla, montrant ainsi l'épouvantable appareil de ses dents et sa langue fourchue aussi dure qu'une râpe. Elle lécha le sang qui teignait ses pattes, son museau, et se gratta la tête par des gestes pleins de gentillesse, puis elle se retourna vers le Français et le regarda fixément, sans avancer... L'insupportable clarté de ses yeux fit tressaillir le soldat, surtout lorsque la bête marcha vers lui... Alors, comme pour la magnétiser, il la contempla d'un air caressant et la laissa venir près de lui ; puis, par un mouvement aussi doux, aussi amoureux que s'il avait voulu caresser la plus jolie femme, il lui passa la main sur tout le corps, de la tête à la queue, en irritant avec ses ongles les flexibles vertèbres qui partageaient le dos jaune de la panthère...

Alors elle redressa voluptueusement sa queue, ses yeux s'adoucirent, et elle fit entendre un de ces *rourou* par lesquels nos chats expriment leur plaisir. Mais ce murmure partait d'un gosier si puissant et si profond qu'il retentit dans la grotte comme les derniers ronflements d'une orgue d'église. Le Français, comprenant l'importance de ses caresses, les redoubla de manière à étourdir, à stupéfier cette courtisane impérieuse... Quand il se crut sûr d'avoir éteint la férocité de sa capricieuse compagne, il se leva et voulut sortir de la grotte.

La panthère le laissa bien partir ; mais, quand il eut gravi la colline, elle bondit avec légèreté, et vint se frotter contre les jambes du soldat en faisant le gros dos à la manière des chattes. Il essaya de jouer avec ses oreilles, de lui caresser le ventre, de lui gratter fortement la tête avec ses ongles. S'apercevant de ses succès, il lui chatouilla le crâne avec la pointe de son poignard, en épiant l'heure de la tuer, mais la dureté des os le fit trembler de ne pas réussir.

La sultane du désert agréa les talens de son esclave, en levant la tête, en tendant le cou, en accusant son ivresse par la tranquillité de son attitude. Le Français songea, soudain, que pour assassiner, d'un seul coup, cette farouche princesse, il fallait la poignarder dans la gorge... Il levait la lame quand la panthère, rassasiée sans doute, se coucha gracieusement à ses pieds en lui jetant, de tems à autre, des regards où, malgré une rigueur native, se peignait la bienveillance.

Alors le pauvre Français mangea des dattes, en s'appuyant sur un palmier ; mais il lançait, tour-à-tour, un œil investigateur sur le désert pour lui demander des libérateurs, et sur

sa terrible compagne, pour en épier la clémence incertaine. Elle examinait le Français avec prudence et tendresse, elle lui lècha ses souliers et d'une langue rude et forte en enleva la poussière; mais quand elle aura faim... pensa le soldat.

Cette idée lui causa un frisson, car il consultait alors les proportions de la panthère. Il essaya d'aller et de venir: elle le laissa libre, se contentant de le suivre des yeux, comme un chien fidèle, inquiet des mouvemens de son maître. Alors il conçut le fol espoir de faire bon ménage avec elle toute la journée, en cherchant à l'appivoiser. Il revint près d'elle et eut l'ineffable bonheur de lui voir remuer la queue; alors s'asseyant, sans crainte, auprès d'elle, ils se mirent à jouer tous les deux. Il lui prit les pattes, le museau, lui tournilla les oreilles, la renversa sur le dos, lui gratta ses flancs soyeux... Elle se laissa faire, et quand le Français essaya de lui lisser le poil des pattes, elle rentra soigneusement ses ongles courbés comme des damas... Le Français qui gardait une main sur son poignard pensa encore à le plonger dans le ventre de la confiante panthère; mais il craignit d'être immédiatement étranglé dans la dernière convulsion qui l'agiterait... et d'ailleurs il entendait dans son cœur une sorte de remords qui lui criait de respecter une créature inoffensive. Il lui semblait avoir trouvé une amie dans ce désert sans bornes.

Il songea involontairement à sa première maîtresse qu'il avait surnommée *mignonne*, par antiphrase, parcequ'elle était d'une atroce jalousie. Ce souvenir de leur passion lui suggéra d'essayer de faire répondre à ce nom la jeune panthère dont il admirait la grâce et la mollesse, et vers la fin de la journée il s'était familiarisé avec sa situation périlleuse et sa compagne avait pris l'habitude de le regarder quand il criait *mignonne*.

Au coucher du soleil la panthère fit entendre à plusieurs reprises un cri profond et mélancolique, et s'endormit près du Français qui prit aussitôt la fuite et marcha vigoureusement vers le Nil; mais à peine avait-il fait un quart de lieue qu'il entendit sa compagne bondissant derrière lui. Elle arriva au moment où le Français tomba dans un de ces sables mouvans si redoutable pour les voyageurs, et dont il est impossible de se sauver. En se sentant pris il poussa un cri d'alarme. La panthère le saisit avec les dents par le collet, et, sautant avec vigueur en arrière, elle le tira du gouffre comme par magie; elle le ramena au désert, et là, pendant plusieurs jours, elle ne le quitta que pour de très-courts intervalles pendant lesquels elle trouvait sa nourriture chez des animaux passagers.

Alors le Français prit son parti. Rassuré sur les dispositions de la panthère qui semblait s'être passionnée pour lui et le suivait partout, il passait une grande partie du tems à dormir,

veillant toutefois pour ne pas laisser échapper le moment de sa délivrance si quelqu'un passait au désert. Pendant ces longues heures d'espérance il s'amusait avec la panthère ; il avait fini par connaître les inflexions de sa voix, l'expression de ses regards ; il avait plaisir à contempler les lignes molles et fines de ses contours, la blancheur du ventre, la grâce de la tête. Mais c'était surtout quand elle folâtrait qu'il la contemplait complaisamment ; alors la jeunesse, l'agilité de ses mouvemens, le surprenait toujours. Il admirait sa souplesse quand elle se mettait à bondir, à ramper, à se glisser, à se lancer partout. Mais quelque rapide que fût son élan, quelque vif que fussent ses jeux, elle s'arrêtait tout court au nom de *mignonne*.

Un jour, par un soleil éclatant, un immense oiseau plana dans les airs. Le Français quitta sa position pour examiner son nouvel hôte. Mais, après un moment d'attente, la sultane délaissée gronda sourdement... Il comprit qu'elle était jalouse, laissa l'aigle disparaître dans les airs, et revint admirer la croupe rebondie de la panthère... Il y avait tant de grâce et de jeunesse dans ses contours..... La blonde fourrure de la robe se mariait aux teintes fines que le soleil faisait briller au milieu des taches brunes qui avaient un éclat indéfinissable...

« Tout-à-coup, raconte le soldat auquel l'aventure est arrivée, elle se retourna comme si elle eût été enragée, et de ses dents aiguës elle m'entama la cuisse, faiblement sans doute... Moi, croyant qu'elle voulait me dévorer, je lui plongeai mon poignard dans le cou... Elle roula en jetant un cri qui me glaça le cœur... Je la vis se débattre contre la mort, en me regardant sans colère... J'aurais voulu, pour tout au monde, la rendre à la vie. C'était comme si j'eusse assassiné une personne véritable... Et les soldats qui avaient vu mon signal, et qui accoururent à mon secours me trouvèrent tout en larmes... évanoui. »

ooo ooo ooo ooo

ANNONCES.

— Le GÉNÉRAL LAFAYETTE, Mémoires authentiques, écrits par A. CHATEAUNEUF. In-8°. Prix : 1 fr. 50 cent. Chez Dumont, Palais-Royal, n° 88.

— LOUIS-PHILIPPE I^{er}, ROI DES FRANÇAIS. In-8°, par le même. Quatrième édition revue et corrigée.

A ce Numéro est jointe la planche 775.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.